

MATATHIAS LE FORGERON

Dans les premiers jours du christianisme, il y avait dans une bourgade, aux environs de Damas, en Syrie, un vieux forgeron nommé Matathias.

Comme la plupart de ses compatriotes, cet artisan avait été un des premiers à courber la tête sous l'eau du baptême.

La proximité des temps et des lieux où s'étaient accomplis tant de miracles; les sublimes prédications de saint Paul, de persécuteur

devenu le défenseur de la nouvelle religion ; l'exemple des esprits les plus éclairés ; tout avait entraîné notre brave forgeron à se ranger sous l'étendard de la croix.

Cependant sa ferveur se dissipa insensiblement, non qu'il manquât de foi (sa raison était trop saine pour cela) ; mais s'il avait dépouillé le vieil homme comme païen, il n'avait pu se corriger de son ancien défaut, qui était le mensonge.

Or, un jour, les deux apôtres saint Jacques et saint André, qui passaient par ce pays pour aller évangéliser les contrées encore idolâtres, entrèrent dans la forge de Matathias et le prièrent de mettre un fer à leur âne.

« Nous ne sommes pas riches des biens de ce monde, lui dit saint André ; voulez-vous, au lieu d'argent, recevoir en paiement trois dons spirituels ? Nous sommes des disciples de Jésus et nous allons partout lui rendre témoignage.

— Et moi aussi, répondit Matathias, je crois qu'il était le Fils de Dieu : c'est pourquoi j'accepterai avec bonheur ce que vous voudrez bien m'accorder. »

L'âne fut ferré en un instant.

« Parlez maintenant, fit saint Jacques ; demandez, et vous obtiendrez.

— J'ai là, leur dit Matathias, une enclume sur laquelle viennent s'asseoir tous les oisifs des alentours ; je n'ose les renvoyer, de peur de perdre leur pratique ; je voudrais, pour les punir, qu'ils ne pussent se lever de cette place qu'avec ma permission.

— Voilà une singulière demande ! exclama saint André ; mais comme nous vous avons promis d'y consentir, nous vous l'accordons.

— Vous voyez près de cette barrière, continua le forgeron, un superbe cerisier ; les maraudeurs me laissent à peine un quart des cerises qu'il porte chaque année ; je désire que ceux qui monteront sur cet arbre ne puissent s'en détacher sans ma volonté.

— Accordé ! dit saint Jacques.

— J'ai encore ici, poursuivit Matathias, un petit sac de cuir d'où l'on m'a souvent soustrait de l'argent ; je souhaite que rien de ce qui entrera dans cette bourse n'en sorte sans mon consentement.

— Que votre désir s'accomplisse ! dit saint

Jacques, et puissiez-vous ne pas mésuser de nos dons et mériter la bénédiction du ciel!

— Que la paix soit avec vous! » ajouta saint André.

Et les deux apôtres se remirent en route; et quand l'un d'eux était las de marcher, l'autre lui céda sa place sur le dos de leur lent mais infatigable compagnon.

Quelque temps après la visite des deux apôtres, Matathias dépensa à boire quelques pièces de monnaie; sa femme, qui était avare, s'en étant aperçue, lui chercha querelle à ce sujet.

« Moi! dépenser mon argent à boire! s'écria le vieux menteur; c'est faux! si cela est vrai, je veux bien que le diable m'emporte! »

Il faut dire que cette dernière expression lui était familière, et l'on voit qu'il eut cela de commun avec le bon roi Louis XII, qui, plus tard, fit de cette mauvaise exclamation son juron favori.

Le diable, ainsi appelé, prit au mot notre forgeron; il arriva donc déguisé en voyageur armé d'un grand bâton; sa stature était haute, sa démarche arrogante, et ses yeux rouges

avaient quelque chose d'effrayant. Il le trouva seul dans sa forge.

« Me voici, dit-il; puisque tu veux que je t'emporte, tu vas me suivre.

— Qui êtes-vous? interrogea le vieillard tout tremblant.

— Je suis le diable.

— Oh! ciel, ayez pitié de moi! exclama Matathias.

— Allons, allons! il faut partir!... continua l'esprit des ténèbres. »

Matathias eut alors une idée: il songea à tirer parti d'un des présents que lui avaient accordés les deux apôtres.

« Mais vous êtes bien pressé! dit-il à Satan; vous me donnerez au moins le temps d'aller embrasser ma femme avant de la quitter. Tenez, asseyez-vous sur cette enclume; je reviens dans un instant. »

Le diable s'assit, et Matathias rentra quelques minutes après dans la forge.

« Partons-nous? » dit-il à son tour.

Satan voulut se lever, mais inutilement.

« Mais venez donc! reprit le forgeron en

riant. A quoi bon faire ces contorsions trop diaboliques? Cela m'ennuie d'attendre ainsi. »

Le diable recommença ses grimaces; il essaya de se soulever à droite, à gauche, en avant et même en arrière, quitte à faire bascule: ce fut peine perdue. Enfin, il pivota sur lui-même comme ces longues aiguilles qu'on fait tourner dans les tirs à la loterie; l'enclume le tenait cloué sans pitié: jamais camisole de force n'enchaîna mieux sa victime. Bientôt il écuma de rage; ses cris lamentables ne firent que redoubler l'hilarité de Matathias; à la fin, le front trempé de sueur, hors d'haleine, les yeux gonflés et plus rouges encore qu'auparavant, il supplia le forgeron de le laisser repartir.

Celui-ci y consentit, pourvu que le souverain de l'enfer lui donnât sa parole qu'une fois libre, il repartirait seul et plus vite qu'il n'était venu.

Satan fit le serment demandé et tint sa royale promesse, ce que bien des souverains de la terre n'ont pas toujours fait. Matathias le vit disparaître aussi promptement que la flèche la plus rapide.

Cette leçon fut profitable à notre vieux men-

teur qui, pendant quelque temps, se garda bien de faire usage de son ancien juron.

Un jour qu'il traversait un champ, il vit passer près de lui un chien qui tenait une perdrix dans sa gueule. Se saisir de la perdrix et la cacher sous ses vêtements, fut pour notre forgeron l'affaire d'une seconde.

Quelques minutes après, un homme arriva et demanda à Matathias s'il n'avait pas vu une perdrix que son arbalète venait d'abattre.

« Non, je n'ai rien aperçu, dit-il.

— Bien vrai? insista le maître du chien, vous ne l'avez pas vue?

— Diable m'emporte, si je mens! » exclama le vieux coquin.

Et il alla aussitôt porter la perdrix volée à sa femme.

Mais celle-ci refusa de la faire rôtir, disant qu'elle ne voulait pas d'un gibier dérobé; il fallut que son mari lui nommât la personne à qui il appartenait, et elle se hâta de le lui reporter.

A peine était-elle sortie que le diable reparut, l'air plus farouche encore que la première fois.

« Tu m'a redemandé, s'écria-t-il, me revoilà ! mais, cette fois, tu ne m'y prendras plus ; ta femme est dehors ; tu n'as donc pas d'adieux à lui faire. En avant !

— Soit ! partons, répondit Matathias.

— A la bonne heure ! cette fois, du moins, tu es raisonnable, dit Satan d'un ton radouci.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ? demanda le forgeron.

Ouf ! fit le diable en s'essuyant le front ; il est de fait qu'il fait très-soif aujourd'hui.

— Une idée ! continua le vieux matois : nous nous en allons comme deux imbéciles, en laissant là les plus belles cerises du monde. Ah ! si je n'étais pas si vieux, comme je vous grimperais lestement sur cet arbre !

— Si j'y montais à ta place ? proposa Satan sans songer à mal.

— Allez ! allez ! mais vous ne mangerez pas toutes les cerises : vous m'en jetterez bien quelques-unes. »

Le diable fut vite juché dans les branches de l'arbre : il mangea d'abord les cerises les plus

grosses, et de temps en temps il en jeta quelques bouquets à leur propriétaire.

Quand il en eut pris suffisamment, notre infernal glouton voulut descendre; tout alla bien jusqu'à la dernière branche; mais une fois son pied posé en cet endroit, il lui fut impossible de l'en arracher.

« Ah! ça, que faites-vous donc là-haut? criait Matathias; vous ne mangez plus, et vous voilà perché comme un grand héron. Ça, décidément, descendez-vous, ou ne descendez-vous pas? »

Tout à coup il entendit le plus horrible grincement de dents que jamais singe ait fait retentir.

« Mais venez donc, répétait le forgeron; allez-vous longtemps nous faire ces simagrées-là? »

Le diable continuait de plus belle à grimacer et à se démener de toutes les façons, comme s'il eût été dans un bénitier; les branches pliaient; l'arbre se courbait en tous sens; de sa poitrine haletante, notre démon poussait un gémissement aussi profond que le soufflet d'une forge.

« Il paraît que vous avez fixé là votre demeure, ricana Matathias ; eh bien ! je vous le déclare, on peut être mieux logé que vous ne le serez.

— Ma parole ! exclama le diable à bout de forces, je te promets de te laisser encore, si tu me délivres de cet affreux supplice. »

Matathias y consentit sans peine ; et, l'oreille basse, le dos courbé, les yeux baissés, le diable repartit par où il était venu, sans oser retourner la tête.

Cette nouvelle visite produisit son effet ; pendant deux ans le forgeron s'observa si bien, que non-seulement il ne mentit point, mais qu'il n'employa pas même son ancienne manière d'affirmer.

Or, deux ans après cette aventure, Matathias donna un grand repas à ses parents et à ses amis, pour célébrer le cinquantième anniversaire de son mariage (il avait alors soixante-dix ans) ; le vin qu'il but lui délia la langue, et il se mit à raconter qu'à l'âge de quinze ans il avait tué cinq grands loups dans une seule matinée.

« Bah ! murmura un des convives, il en met quatre de trop.

— Dites que c'étaient des chiens malades, ajouta un autre.

— Ou que ces loups étaient déjà morts ! continua un troisième en riant.

— Si ce n'est pas vrai, je veux que le diable m'emporte ! s'écria le vieux forgeron.

— Oui, oui ! fit-on de toutes parts dans l'assistance, nous savons ce que cela signifie ; serment de menteur, nouveau mensonge ! »

En ce moment, on vint prévenir Matathias qu'un homme d'une haute taille et d'une figure peu chrétienne demandait à lui parler.

Il sortit, et son étonnement, en apercevant le diable, fut tel, qu'il se sentit tout à coup dégrisé.

« Pour le coup, lui dit le roi des damnés, je te défie de m'y reprendre ; je te tiens et ne te lâcherai plus. »

Et, en disant ces mots, Satan passa son bras sous celui de Matathias, et sans plus de façon, l'entraîna aussitôt loin de sa maison.

Après un quart d'heure de marche, Matathias le pria d'aller moins vite.

— Soit! répondit l'autre; nous sommes loin de ta maison de malheur; ici, je ne te crains plus.

— Et vous avez bien raison de n'avoir plus peur; je sais bien que je suis entre vos mains... non, je veux dire entre vos griffes; vous êtes bien puissant, il faut en convenir! »

Adresser cette flatterie à celui que l'orgueil a toujours dominé, c'était, comme on dit vulgairement, le gratter où cela le démangeait; aussi le prince des enfers répondit-il avec fierté :

« Oui, je suis très-puissant, et tout tremble devant moi.

— Est-il vrai, demanda le forgeron, que vous vous métamorphosiez de toutes les manières?

— Certainement, dit le diable; je puis changer en un instant de costume, d'âge et même de sexe.

— Pouvez-vous vous faire petit ou grand, à votre volonté?

— Pourquoi pas? En douterais-tu, par hasard?

— Ma foi! je vous avoue que je serais curieux de voir cela : par exemple, pouvez-vous paraître grand comme ce chêne que voilà? »

Aussitôt le diable s'allongea, s'allongea comme du caoutchouc, et devint grand comme un chêne; puis il reprit sa forme ordinaire.

« Maintenant, dit Matathias, pouvez-vous vous faire petit comme un chien? »

Satan se rapetissa à l'instant, et sa tête ne dépassa pas celle d'un barbet.

« Fort bien ! continua le malin forgeron ; pourriez-vous devenir plus petit qu'une souris, c'est-à-dire assez mignon pour entrer dans cette bourse? »

Le démon, emporté par l'amour-propre, ne vit pas le piège, et après s'être amoindri comme on le lui demandait, il entra dans le petit sac. Matathias serra immédiatement le cordon, mit la bourse dans sa poche et alla retrouver ses invités.

Au moment où il rentra, ceux-ci étaient à jouer au palet; ils exposaient même des sommes

assez considérables ; notre forgeron paria quelques deniers pour un des joueurs, et perdit ; il prit alors sa bourse ; mais, en la touchant, il n'y sentit autre chose que le diable, et il se rappela que la veille il avait dépensé tout ce qu'elle contenait.

« Je vous paierai plus tard, dit-il au gagnant.

— Mais il y a quelque chose dans cette bourse ? » dit ce dernier.

Le diable, qui manquait d'air là-dedans, poussa un petit cri.

« Mais qu'est-ce que j'entends ? ajouta le gagnant ; cela sonne, il paraît ?

— Non, ce n'est rien..... c'est..... c'est le diable... »

Et le forgeron mit le petit sac sur une table où étaient des rafraîchissements.

Le gagnant appuya fortement ses doigts sur le sac sans l'ouvrir, et aussitôt il en sortit un nouveau cri pareil à celui d'un chien qui se sent marcher sur la patte.

A ce bruit, tout le monde accourut pour voir ce que c'était.

« Ouvrez, ouvrez ! j'étouffe, je suffoque, criait le diable. Je te promets bien, ajouta-t-il en s'adressant à Matathias, de te laisser encore en repos.

— Mais on parle là-dedans ! dit un des invités au comble de l'étonnement.

— A quoi bon vous en faire plus longtemps un mystère ? s'écria notre forgeron ; je vous affirme que c'est le diable qui s'est laissé prendre ici comme un sot. »

Et il raconta comment tout était arrivé ; tous se mirent à rire comme des insensés, et quand enfin le diable fut libre de s'en aller et qu'il eut repris sa première forme, son départ fut accompagné des huées les plus bruyantes et des trépignements les plus frénétiques. Ce fut au point que le pauvre sire, ahuri, chercha pendant quelque temps la porte sans pouvoir la trouver.

« C'est égal, remarqua Matathias après son départ, il n'est pas agréable de se voir ainsi dérangé en si bonne compagnie : je promets bien de ne plus jamais appeler ce personnage assez compromettant, d'autant plus que, mes trois tours étant connus de lui, je ne pourrais plus l'attraper. »

A partir de ce jour, le vieux forgeron ne fit plus un seul mensonge, et il se garda bien de prononcer quelque chose qui approchât de son ancienne phrase; il vécut encore longtemps aimé et respecté de chacun, et quand il expira, les regrets qu'il laissa furent universels.

Son histoire fit du bruit; on se raconta partout l'épisode du sac de cuir, et c'est depuis ce temps-là qu'on dit, en parlant de quelqu'un qui n'a pas d'argent : *Il loge le diable dans sa bourse.*

